

190 - 202

Mémoire
de H

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

HISTORIQUE ABRÉGÉ

DU

45^E RÉGIMENT

D'INFANTERIE

(1643-1898)

Par le Capitaine X. POLI



PARIS

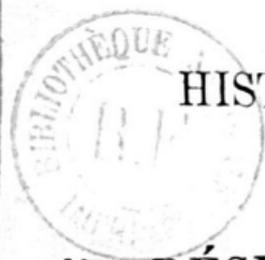
CHARLES-LAVAUZELLE

Éditeur militaire

118, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)

L²⁰⁷
540



HISTORIQUE ABRÉGÉ

DU

45^E RÉGIMENT D'INFANTERIE

Lf 207
540

**DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION
RÉSERVÉS**

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

HISTORIQUE ABRÉGÉ
DU
45^E RÉGIMENT
D'INFANTERIE

(1643-1898)

Par le Capitaine X. POLI



DEPOT LÉGAL
HAUTE-VIENNE
97-190
1894



PARIS
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire
10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A. LIMOGES)

HISTORIQUE ABRÉGÉ

DU

45^E RÉGIMENT D'INFANTERIE

CHAPITRE I^{er}.

Le 45^e régiment d'infanterie sous l'ancienne monarchie. — Régiment de la Reine-Mère (1643-1666). — Régiment d'Artois (1666-1673). — Régiment de la Couronne (1673-1791).

Régiment de la Reine-Mère.

(1643-1666.)

Jusqu'en 1791, les régiments prenaient les noms de leurs colonels, le nom d'un prince ou celui d'une province, et n'avaient de numéro que pour indiquer l'ordre de préséance qu'ils devaient garder entre eux.

Le régiment qui, sous l'ancienne monarchie, porta successivement les noms de *La Reine-Mère*, d'*Artois* et de *la*

Couronne, se trouvait classé, en 1791, au 45^e rang de l'infanterie de l'armée; il prit, par application du règlement du 1^{er} janvier de cette même année, l'appellation plus simple de 45^e régiment d'infanterie.

La Reine-Mère est le 1^{er} corps qui ait été formé sous le règne de Louis XIV. Dès les premiers jours de sa régence, Anne d'Autriche donnait au duc de Vitry une commission pour lever un régiment d'infanterie, sous le nom de La Reine-Mère (25 juin 1643).

Organisé à Troyes, le régiment se rendait bientôt à Bar-le-Duc et de là à Thionville, où il assistait aux dernières opérations du siège (août 1643).

La Reine-Mère passe ensuite à l'armée d'Allemagne, il prend part au siège et à la prise de Rothweil et combat à Tuttlingen et à Mehringen.

En 1644, nous le trouvons en Flandre, où il se distingue au siège de Gravelines. Le capitaine de Prémont, qui le commandait en l'absence du mestre de camp, fut grièvement blessé à l'attaque du 23 juillet.

Après avoir passé l'hiver dans le Bourbonnais, La Reine-Mère arrive, en juillet 1645, devant Mardyck; le 6, il se couvre de gloire à l'attaque du fort de

Rantzaw; le duc de Vitry, le major de Liège et tous les officiers se jettent dans les fossés remplis d'eau et, à la tête de leurs hommes, se précipitent sur les retranchements, avec tant d'impétuosité que l'ennemi s'empresse d'abandonner l'ouvrage.

Au siège de Lillers (août 1645), le major de Liège est mortellement frappé, en montant à l'assaut à la tête du régiment.

En 1646, La Reine-Mère prend part aux sièges de Courtrai, de Berghes, de Dunkerque, et, dans la campagne suivante, à ceux de Dixmude, de Lens et à la prise de la Knoque; il se distingue, en 1648, à la bataille de Lens, où le colonel de Vitry est blessé.

Mêlé aux dissensions intestines de la Fronde, le régiment n'entre de nouveau en campagne qu'en 1653; au mois de juillet, il franchit les Pyrénées et vint prendre sa place au siège de Girone. Au moment de monter à l'assaut, les soldats de La Reine-Mère furent sur le point d'en venir aux mains avec ceux d'Auvergne, les uns et les autres faisant valoir leurs droits pour le poste d'honneur.

Après avoir passé deux années en Espagne, le régiment retourne dans le nord de la France et prend part aux

sièges de La Capelle et de Dunkerque (1655-1658).

Après la paix des Pyrénées (1659), il est réduit de vingt à dix compagnies.

En 1666, survient la mort de la reine Anne d'Autriche; le régiment échange alors son titre de La Reine-Mère pour celui d'Artois.

Régiment d'Artois.

(1666-1673.)

Sous ce nouveau nom, le régiment prend part, pendant la guerre pour le droit de dévolution, à la campagne de 1667, en Flandre, et à celle de 1668, dans la Franche-Comté. En septembre 1670, il fait partie du corps d'armée employé en Lorraine et contribue à la prise de Longwy.

En 1671, il est porté à deux bataillons de dix compagnies chacun.

L'année suivante, au début de la guerre contre la Hollande, Artois est désigné pour faire partie de l'armée de Turenne. Il assiste aux sièges d'Orsoy, de Rheimberg et mérite les éloges de Louis XIV à l'attaque de Burick, où quatre capitaines tombent glorieusement, après avoir donné des marques frappantes de leur courage.

En 1673, nous le trouvons au siège de Maëstricht, où il se couvre d'une gloire immortelle.

Le 18 juin, à l'attaque de l'ouvrage à couronne, plusieurs régiments se font écraser infructueusement, sans pouvoir s'en emparer. Louis XIV lui-même donne alors l'ordre de faire avancer Artois. Le régiment, les officiers en tête, s'élance vaillamment en avant; la compagnie des grenadiers est anéantie et les bataillons font des pertes considérables, mais finissent par refouler les défenseurs, qui, par quatre fois, reviennent inutilement à la charge.

Le lendemain, Artois était relevé par un autre régiment qui se laissa malheureusement déloger par les Hollandais. Louis XIV confia encore à Artois, et *contre son rang*, la mission de réparer cet échec. Les soldats, se piquant d'honneur, s'élancèrent à l'attaque avec une nouvelle fureur, et, après une lutte acharnée, pénétrèrent dans l'ouvrage, sous les yeux même du roi. Dès lors, le régiment eut la charge d'occuper lui-même et de défendre le fort si vaillamment conquis, jusqu'à la reddition de Maëstricht, qui capitula le 29 juin.

Artois avait fait des pertes considérables : 7 officiers et plus de 200 soldats

avaient trouvé une mort glorieuse dans les divers assauts. Aussi Louis XIV tint-il à le récompenser de sa belle conduite et, pour lui donner une marque d'estime et de reconnaissance, il ordonna qu'il devînt *régiment royal* en prenant le nom de La Couronne. De plus, les drapeaux du corps durent porter en leur centre une couronne dorée avec l'inscription latine : « *Dedit hanc Mastrika coronam*; Maëstricht donna cette couronne. » (1).

Bien antérieurement à 1673, il y avait un régiment de La Couronne; il eut le malheur de faiblir devant l'ennemi; alors Louis XIV le chassa de l'armée et donna ce nom, comme une croix d'honneur, à son régiment d'Artois qui, sous ses yeux, venait d'accomplir tant de prodiges de valeur.

Régiment de la Couronne.

(1673-1791.)

Au commencement de 1674, La Couronne se rend en Franche-Comté; embri-gadé avec Royal, il prend part à la conquête de cette province. Après la prise

(1) Cette couronne fut gagnée au siège de Maëstricht.

de Besançon et de Dôle, il entre en Lorraine.

La France avait alors à lutter contre toutes les puissances d'Europe coalisées à La Haye, mais la France avait Turenne.

Sous ce grand général, La Couronne franchit le Rhin, dès le mois de juin; il contribue à la victoire d'Ensheim, le 16. Dans l'immortelle campagne d'Alsace, il se distingue à la bataille de Turckheim et force les Allemands à repasser le Rhin. Malheureusement, la mort de Turenne vint interrompre nos succès (1675).

Sous le maréchal de Créqui, le régiment assiste aux sièges de Dinant, Huy et Limbourg et se trouve, le 11 août, au funeste combat de Consaarbruck. Accablés par le nombre, nos bataillons sont obligés de céder; le colonel de Genlis-Bethencourt, la plupart des officiers et plus de mille soldats se sacrifient pour sauver l'honneur du drapeau et préférèrent mourir que de voir les malheurs de la patrie. Six officiers et soixante hommes à peine parviennent à gagner Metz.

A peine remis sur pied, La Couronne passe en Flandre; il fait, en avril 1676, le siège de Condé, couvre en mai les opérations de celui de Bouchain et coopère à la prise de Landrecies et d'Aire. L'an-

née suivante, il se distingue au siège de Saint-Omer. Le 11 avril, une grande bataille s'engage sur la route de Cassel ; aux premiers coups de feu, le régiment se porte avec Royal et Anjou à l'attaque de l'abbaye de Peene. Après une lutte acharnée, la position est enlevée, mais nous avons à déplorer la mort du colonel de Genlis-Prayart et d'un grand nombre d'officiers et soldats.

Après cette bataille, La Couronne se dirige sur Stenay et va rejoindre l'armée du maréchal de Créqui chargé de tenir tête au duc de Lorraine ; il se trouve ainsi, le 15 juin, au combat de Morville, près de Pont-à-Mousson, où le lieutenant-colonel de Préfontval est tué ; le 29, il combat à Sainte-Barbe, près de Metz, et le 14 novembre, il entre dans Fribourg par la brèche. De retour en Flandre, en 1678, il participe aux sièges de Gand et d'Ypres et assiste à la bataille de Saint-Denis, aux portes de Mons. En 1679, au moment de la paix de Nimègue, il était en Allemagne.

Guerre de la ligue d'Augsbourg.

(1688-1697.)

Pendant les quatre années de paix qui

suivirent la paix de Nimègue, La Couronne tint garnison sur la frontière du Rhin. Après avoir travaillé aux fortifications de Strasbourg et de Huningue, il se trouvait à Traerbach lorsque éclata la guerre.

Au début des hostilités, il vint rejoindre l'armée de Boufflers, qui faisait le siège de Kreuznach; après la prise de cette ville, il se transporte devant Mayence, qui capitule sans résistance (1688). Le 2 août 1689, le 1^{er} bataillon rallie l'armée du maréchal de Duras et prend part à la conquête du Palatinat. Tout le régiment sert, l'année suivante, dans la même armée, sous les ordres du Dauphin et du maréchal de Lorges. Les villes de Wirlock, Bruksal, Durlach et Rastadt tombent entre nos mains; la brigade de Picardie, dont le régiment faisait partie, « marchait à tous ces petits sièges en avant de l'armée, avec l'artillerie ».

Après cette campagne, La Couronne prit la route du Piémont; en 1691, on le trouve à la conquête du comté de Nice. Il garde pendant l'hiver les débouchés de la Savoie, et, en 1692, il est appelé dans les Flandres, à l'armée du maréchal de Luxembourg, et prend une part active à la victoire de Steinkerque; il as-

siste ensuite aux sièges de Charleroi et de Furnes (1693). Il se trouvait dans le Palatinat lorsqu'il est rappelé à l'armée d'Italie, commandée par le maréchal de Catinat. Pendant deux ans, il reste dans la péninsule, occupé à soutenir une guerre d'escarmouches contre les Barbets. En 1696, il rentre en France et nous le retrouvons sur la Meuse, puis au camp de Compiègne, où, le 23 septembre 1697, il reçoit par incorporation le régiment du comte d'Hautefort-Bosen.

Le traité de Ryswick avait mis fin aux hostilités.

Guerre pour la succession d'Espagne.

(1701-1713.)

L'élévation du duc d'Anjou au trône d'Espagne rallume la guerre. En avril 1701, La Couronne est dirigé sur la Hollande, pour garder la Meuse : le 1^{er} bataillon occupe Venloo, le 2^e le fort Saint-Michel. Un détachement de cent hommes, commandés par quatre officiers, occupe Kayzerswørth; cette petite garnison résiste, pendant cinquante-neuf jours, aux efforts de l'armée du prince de Nassau. Soixante-quatre soldats et trois officiers payent de leur vie cette ré-

sistance acharnée; une si belle conduite vaut aux survivants les honneurs de la guerre.

Après la campagne de 1702, le régiment prit ses quartiers d'hiver dans la ville de Bonn. Dès le printemps suivant, le duc de Marlborough vint assiéger la place et poussa, durant treize jours, ses attaques avec la plus grande vigueur. La Couronne se couvrit de gloire à la défense des remparts : dans une sortie qui eut lieu le 13 mai, sur cinquante hommes qui se jetèrent sur l'ennemi à la suite du capitaine d'Aultry-Varennnes, huit seulement revinrent sains et saufs, après avoir encloué dix canons et six mortiers. « Le capitaine aurait pu sauver sa vie en se rendant, mais il aima mieux mourir libre et se fit tuer, les armes à la main. » Le lendemain, le capitaine de Guillancourt soutint avec autant de vigueur la défense d'un ouvrage tout ouvert et ruiné; les ennemis ne s'en rendirent maîtres qu'après la mort de cet officier; tout le poste, à l'exception de quatre hommes, s'était fait tuer sur place. Le 15, la garnison décimée sortait avec les honneurs de la guerre. La Couronne avait perdu neuf officiers et plus de deux cents soldats : le colonel marquis de Polastron et le major de La

Motte étaient grièvement blessés avec plusieurs centaines de leurs hommes.

Après avoir assisté aux sièges de Bri-sach, La Couronne est désigné pour faire partie de l'armée d'Espagne, sous le maréchal de Berwick; arrivé, en février 1704, sur la frontière du Portugal, il contribue à la prise de Salvatierra, Segura, Portalègre, Montalvao, Marvao, à l'attaque de Gibraltar et à la belle défense de Badajoz; détaché, le 14 janvier 1706, du camp de Balbastro, il livre un combat acharné aux Espagnols près de Saint-Estevan-de-Gormas. Le capitaine de Fleury, en chargeant à la tête de ses grenadiers, détermina le succès; il resta sur le champ de bataille, avec les capitaines de Carnazet et de Monchy, trois autres officiers et plus de deux cents soldats. Le régiment va ensuite prendre sa place de bataille devant Barcelone, assiégé par le maréchal de Tessé; il est ensuite chargé d'occuper Cuença, d'où il est dirigé sur Carthagène (1706).

Le 25 avril 1707, une grande bataille s'engage à Almanza. Vers 3 heures de l'après-midi, La Couronne, placé au centre de la première ligne, se porte en avant, en même temps qu'Orléans. Le colonel de Polastron dirige le mouvement. Nous sommes bientôt à quelques

pas des Anglais, qui font une décharge générale de mousqueterie ; nos soldats sont admirables de sang-froid, ils s'élancent à la baïonnette et ne tirent qu'à bout portant ; des rangs entiers jonchent le sol. Perdant contenance, la brigade anglaise recule en désordre, poursuivie la baïonnette aux reins ; dans la mêlée, le lieutenant de Lavardin prend un drapeau qu'il agite fièrement au-dessus de sa tête. Emportés par tant d'ardeur, officiers et soldats se trouvent bientôt en avant de notre ligne et sont pris de flanc par une brigade hollandaise. Le colonel de Polastron voit le danger ; il donne l'ordre aux compagnies de se replier derrière un fossé ; grâce aux belles dispositions de l'aide-major Ravy, le régiment se reforme sous un feu violent et le combat continue avec un sublime acharnement de part et d'autre. Le colonel est tué en donnant ses ordres ; le lieutenant-colonel de La Motte se porte aussitôt à cheval sur le front des bataillons et ranime, par son exemple, le courage de nos braves soldats. Le capitaine de Flomont tombe glorieusement à la tête de ses grenadiers, qui font des prodiges à la droite du régiment ; assaillie par tout un bataillon, cette belle compagnie se maintient à notre droite, bien qu'elle

ait déjà perdu les trois quarts de son effectif. Le commandant de bataillon Patrocle, les capitaines de l'Ormois, Ferrieu, Chalvet, d'Eperville sont tués. Tués aussi, les lieutenants de Bonel, de Monchy et le brave de Lavardin, qui tombe enveloppé dans son trophée.

Mais ces héroïques efforts ne sont pas perdus. Notre résistance permet à Berwick d'envoyer des renforts; La Couronne reprend alors l'offensive et la victoire est à nous. Victoire chèrement payée par le régiment! Neuf officiers et trois cents soldats tués, trente officiers et neuf cents soldats blessés, proclament hautement que jamais troupe n'eut plus de courage et d'énergie.

Nous trouvons La Couronne aux sièges de Lerida (1707) et de Tortose (1708); à la prise de Dénia et d'Alicante (1708); aux combats de Castellon et de Girone (1709); rappelé en 1710 en Provence, pour se reformer, il repasse les Pyrénées et se distingue aux sièges de Girone, de Prato-del-Rey, de Cardone et à la belle défense du pont de Las-Carminas et de Girone (1711-1712).

Après le traité d'Utrecht, La Couronne reste en Espagne pour raffermir le duc d'Anjou sur son trône. Le maréchal de Berwick l'emploie au siège de Barce-

lone. La tranchée est ouverte le 13 juillet; dans la nuit du 24, nos deux compagnies de grenadiers parviennent à se loger dans le chemin couvert. Le 1^{er} août, une cohue de moines, de femmes et d'enfants se montre sur la brèche; au centre de cette troupe flotte un drapeau. Un frisson d'espérance et de pitié parcourt nos rangs; nos artilleurs cessent de tirer; notre surprise est énorme quand on voit cette foule planter, au lieu du drapeau blanc, le drapeau noir, symbole du deuil et des sublimes désespoirs. La lutte s'annonce implacable.

Le 14, Berwick tente un nouvel assaut et le fait donner par vingt compagnies de grenadiers, dont celles du régiment; le comte de Polastron est à leur tête. Nos soldats s'élancent courageusement en avant; les habitants les reçoivent vaillamment et combattent en furieux, comme il convient à des hommes libres soucieux de leur indépendance; pas un ne recule. Le courage confond les états; les prêtres et les moines dépassent les bornes du dévouement; ils sont les premiers aux coups, à la mort, les derniers à se plaindre.

Dès le début de l'engagement, le colonel de Polastron tombe grièvement blessé. Après huit heures d'une lutte sans

merci, nous restons maîtres du bastion Sainte-Claire; le lieutenant-colonel de La Motte s'efforce de s'y maintenir. Huit fois, il résiste aux attaques de la défense : « On se battait d'homme à homme, le plus fort égorgéait son ennemi et se trouvait souvent enseveli sous ses camarades expirants. » Après quatorze heures de carnage, il fallut céder : « il ne restait que dix-huit grenadiers des deux compagnies de La Couronne; aucun n'était sans blessure ». Tous leurs officiers avaient été tués.

Le 11 septembre, après un assaut où le régiment prit sa revanche, les remparts furent forcés. Les assiégés tentèrent encore de résister en se défendant dans les rues, maison par maison, mais la lutte ne put se prolonger longtemps; l'armée prit possession de Barcelone le même jour et Berwick dicta la capitulation.

La Couronne avait perdu à ce siège le major de Noguès, plusieurs capitaines et lieutenants et près de quatre cents soldats; parmi les blessés étaient le colonel de Polastron et le lieutenant-colonel de La Motte.

Guerre contre l'Espagne.

(1719.)

En 1719, la guerre recommença et cette fois ce fut contre l'Espagne, pour laquelle la France venait de faire tant de sacrifices. La Couronne contribua à la prise de Fontarabie, de Saint-Sébastien et d'Urgel.

Guerre de la succession de Pologne.

(1733-1735.)

La Couronne fait partie de l'armée du maréchal de Belle-Isle; nous le trouvons à la prise de Saarbruck, de Trèves et de Traërbach et au siège de Philippsbourg (1734). Le 20 octobre 1735, il prend part à l'affaire de Clausen, où le colonel marquis de Charost est mortellement atteint.

Guerre de la succession d'Autriche.

(1741-1748.)

Après une paix de six années, la guerre recommence contre l'Autriche. La Couronne prend part aux campagnes de 1742 et 1743 en Bohême et en Bavière, sous les ordres du général de Maillebois

et de Maurice de Saxe. En 1744, il passe à l'armée de Flandre. Il sert aux sièges de Menin, d'Ypres et de Furnes. Il termine la campagne au camp de Courtrai.

En 1745, La Couronne est au siège de Tournai. Le 11 mai, il prend part à la victoire de Fontenoy. Nous avons devant nous, les Anglais, alliés des Autrichiens. Le combat débute, dès 6 heures du matin, par une violente canonade. Profitant d'un épais brouillard, le duc de Cumberland essaye de percer nos lignes par une brusque attaque contre le centre : 15.000 Anglais apparaissent inopinément à peu de distance du front de la brigade des gardes-françaises. Nous sommes au temps de la guerre en dentelles; avant d'en venir aux mains, les officiers anglais et français tirent leurs chapeaux et saluent comme à la cour. Ensuite le major mylord Haye s'avance et nous apostrophe en ces termes : « *Messieurs les gardes françaises, tirez.* » Le comte d'Anteroche, colonel des gardes, se dresse alors sur ses étriers et, saluant de l'épée, répond d'une voix vibrante : « *Messieurs les Anglais, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes.* » Les Anglais font alors une décharge de mousqueterie qui couche à terre 23 officiers et 380 soldats.

La Couronne, placé en première ligne, en avant et à gauche des gardes-françaises, se trouve exposé à un feu violent qui décime ses rangs. Il fait des prodiges de valeur pour arrêter cette impavide colonne anglaise qui, suivant un mémoire du temps, « était comme un rocher à miner ». Il contribua vaillamment à l'entamer; il « fut le seul qui se servit de la baïonnette et se fit jour avec cette arme parmi les ennemis ». Gloire, hélas! payée bien cher! Quand, après la victoire, on se compta, le régiment avait 49 de ses officiers et 400 de ses soldats tués ou blessés; parmi ces derniers se trouvaient le colonel duc d'Havré, le lieutenant-colonel de Rigal et le major Calignon.

La Couronne contribua, cette même année, à la prise de Tournai, d'Oudenarde, de Dendermonde et d'Ath. L'année suivante, il assiste aux sièges de Bruxelles, d'Anvers et d'Huy. Il est ensuite employé contre les Anglais à la défense des côtes de Bretagne, d'Aunis et de Normandie (1747). En 1748, il revient en Flandre et prend part au siège de Maëstricht. Le traité d'Aix-la-Chapelle termine les opérations.

Guerre de Sept ans.

(1756-1763.)

Pendant la guerre de Sept ans, le régiment prend part à la bataille d'Hasstembek (26 juillet 1757), à l'affaire de Closterseven (1757) et à la bataille de Crefeld, où il se couvrit de gloire (1758). Les deux bataillons, exposés pendant deux heures à un feu terrible, ne se décidèrent à se replier que sur l'ordre du général commandant l'armée, après avoir perdu dix officiers et trois cents soldats. Le colonel comte de Montbarrey était gravement atteint.

A cette époque, chaque régiment d'infanterie possédait deux pièces légères d'artillerie; c'est pourquoi nous pouvons constater que, dans cette retraite, plusieurs canonniers et grenadiers se signalèrent en emportant l'un des canons du régiment dont l'affût était brisé; une charge de cavalerie ne put leur faire abandonner leur pièce. Les deux sergents de canonniers, nommés Neuville et Félard, furent, en récompense, promus sous-lieutenants.

L'année suivante, l'armée française s'empare de Munster, grâce à l'énergie et à la vaillance d'un grenadier de La

Couronne; ce brave soldat n'hésita pas à franchir à la nage le fossé qui entourait les remparts et à abattre le pont-levis avec l'aide de quelques camarades.

Au printemps 1760, le régiment entre en campagne, se distingue à la bataille de Corbach (10 juillet), au combat de Warbourg (31 juillet) et à l'engagement de Clostercamps, à jamais mémorable par le dévouement du capitaine d'Assas et du sergent Dubois, du régiment d'Auvergne. Il assiste ensuite à la bataille de Willingshausen (15 juillet 1761) et au combat de Roxel (30 août).

Le traité de Paris, signé en 1763, terminait les hostilités.

Non content de prodiguer son sang, La Couronne ne négligeait aucune occasion de montrer l'ardeur de son patriotisme. Ce n'est pas seulement en Autriche, comme dit le refrain, que « le militaire n'est point riche »; cependant, en 1762, lorsqu'il s'agit de refaire notre marine, les officiers de La Couronne s'associèrent à l'élan national en offrant un mois de leurs appointements. Louis XV se montra reconnaissant, mais n'accepta pas ce sacrifice; il décida qu'un vaisseau de notre flotte s'appellerait « La Couronne ». Ce nom s'est perpétué dans no-

tre marine où il est encore porté par un de nos cuirassés.

De 1762 à 1790, La Couronne tint garnison dans le nord de la France. Il se trouvait à Béthune lorsque le 1^{er} janvier 1791, il prend, en exécution du règlement du même jour, le titre de 45^e régiment d'infanterie.

CHAPITRE II

Le 45^e régiment d'infanterie pendant la Révolution.
— Le 45^e régiment d'infanterie (1791-1794). — La
45^e demi-brigade de 1^{re} formation (1794-1796). —
La 45^e demi-brigade de 2^e formation (1796). — La
45^e demi-brigade de ligne (1796-1803).

45^e régiment d'infanterie.

(1791-1794.)

En 1792, quand le duc de Brunswick entra en Champagne à la tête de l'armée prussienne, le 45^e était à Béthune, fort de 1.249 hommes divisés en deux bataillons.

Le 1^{er} bataillon, désigné pour faire partie de l'armée du Nord, arrive en septembre au camp de Grandpré; le 20, il assiste en réserve à la bataille de Walmy; il est ensuite rattaché à l'armée des Ardennes et dirigé sur Namur, assiégé par le général Valence. Dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre, une colonne, dont faisait partie notre bataillon sous les ordres du commandant Goulus, marche sur le fort Vilatte et réussit à l'enlever; ce coup de main amenait la reddition de la ville.

Le 2^e bataillon, laissé dans Lille, con-

tribua à la glorieuse défense de cette place, en septembre et octobre 1792.

Dans le cours de l'année 1793, le 1^{er} bataillon combat à Nerwinden (18 mars), à Kaismes et Vicougne (8 mai), se trouve à la bataille de Hondschoote (6 septembre) et de Wattignies (16 octobre).

En 1794, il fait partie de la division Moreau et sert sur la frontière du Rhin jusqu'à son incorporation dans la 89^e demi-brigade de bataille, qui eut lieu le 3 décembre 1794.

Le 2^e bataillon est chargé, en 1793, de la défense du Quesnoy. Le colonel Goulus, qui était entré au corps comme soldat en 1776, y fut grièvement blessé et fait prisonnier de guerre avec la garnison, qui dut se rendre le 10 septembre.

En 1794, il est dirigé sur la Vendée et fait la campagne de 1794 dans l'Ouest. Il était à Noirmoutiers lorsqu'il fut amalgamé dans la 90^e demi-brigade de bataille, au commencement de 1795.

45^e demi-brigade de 1^{re} formation.

La 45^e demi-brigade, constituée par le décret du 19 nivôse an II (8 janvier 1794), comprenait le 1^{er} bataillon du

23^e d'infanterie, ancien Royal, le 1^{er} bataillon de volontaires des Basses-Alpes et le 1^{er} de la Lozère.

Chargée de la protection de la frontière des Alpes, sous les ordres du général Alexandre Dumas, elle passe l'hiver de 1794 dans les postes de la Maurienne.

Le 5 avril, le 1^{er} bataillon se distingue à l'attaque de la redoute du Belvédère, défendant le petit mont Cenis. Le capitaine Herbin, de la compagnie de grenadiers, fit preuve dans cette affaire d'une bravoure remarquable. « Le sergent-major des grenadiers et le tambour-major, dit le général Gouvion, méritent les plus grands éloges pour leur courage et les soins qu'ils ont donnés à l'intrépide général Sarret; ils l'ont enlevé au milieu d'une grêle de balles. »

Dans la nuit du 13 au 14 mai, le bataillon se distingue à l'attaque des Rivets et de la Ramasse. Nous faisons 500 prisonniers et de nombreux approvisionnements restaient entre nos mains.

La demi-brigade cantonne sur la frontière des Alpes, pendant toute l'année 1795, éprouvée par la maladie, les privations de toutes sortes et un hiver des plus rigoureux.

45^e demi-brigade de 2^e formation.

Au commencement de 1796, la Convention décrète un second remaniement de l'infanterie. La 45^e est formée avec les deux premiers bataillons de l'ancienne 45^e, les deux premiers bataillons de la 180^e, le 2^e du 102^e régiment et le 7^e de la Haute-Saône.

La nouvelle 45^e, désignée pour entrer dans la composition de l'armée d'Italie, commandée par Bonaparte, arrive à Plaisance le 1^{er} juin 1796. A la suite du tirage au sort fait à Soncino, le 26 mai, la 45^e de ligne devenait la 19^e et son 3^e bataillon était incorporé dans la 69^e.

Après avoir pris part aux combats de Cosseria et de Dego, la 69^e se couvre de gloire au passage du pont de Lodi, gloire qui rejaillit sur la 45^e, puisque son 3^e bataillon et sa compagnie de grenadiers y prennent une part des plus brillantes.

Le 10 mai, le général Bonaparte, qui venait de repousser l'arrière-garde de l'armée autrichienne, décide de s'emparer du pont de Lodi, jeté sur l'Adda.

Ce pont, devenu si célèbre, avait 100 mètres de longueur et était défendu par 10.000 hommes commandés par le général Sebottendorf; une nombreuse artil-

lerie avait été préparée afin de balayer le pont en cas d'attaque. Les Autrichiens s'imaginaient qu'aucune troupe ne serait assez audacieuse pour tenter le passage sous le feu formidable de leurs canons. L'expérience allait lui démontrer qu'aucun obstacle ne saurait arrêter des Français animés par l'honneur et l'amour de la gloire.

Les divisions Augereau et Masséna, qui s'étaient mises les premières en mouvement, arrivent sans obstacle auprès de la ville de Lodi.

Le général de brigade Dallemagne, qui commandait notre avant-garde, attaque l'arrière-garde autrichienne, lui fait repasser l'Adda et s'empare d'un de ses canons. Les autres divisions de l'armée venaient de rejoindre. Bonaparte se rend sur-le-champ à l'entrée du pont; afin d'empêcher l'ennemi de le rompre, il fait placer lui-même, au milieu d'une grêle de mitraille, les deux pièces légères de l'avant-garde. Cependant, pour assurer le succès de la journée, il n'y avait pas une minute à perdre. Bonaparte ordonne au général Masséna de former tous les bataillons de grenadiers en colonne serrée, et de les faire suivre par sa division; celle du général Augereau reçoit l'ordre d'accélérer sa marche pour venir

prendre part au combat et soutenir les efforts de la première.

Les tambours battent la charge et cette redoutable masse de grenadiers, ayant le 2^e bataillon de carabiniers en tête, s'élançe au débouché du pont, aux cris accoutumés de : « Vive la République ! »

La mitraille, que trente pièces vomissaient dans les rangs des grenadiers, fait un instant hésiter ces braves : ils s'arrêtent. Un moment d'incertitude de plus, sur un pont extrêmement étroit, allait tout perdre. Mais nos généraux ont reconnu toute l'imminence du danger ; Berthier, Masséna, Cervoni, le chef de brigade Lannes et le chef de bataillon Dupas courent se mettre à la tête de leurs hommes et font appel à leur courage habituel. La voix de l'honneur est entendue, les grenadiers s'élançant de nouveau sur les traces de leurs généraux et, dans un élan irrésistible, traversent le front, culbutent la première ligne ennemie, enlèvent ses pièces et dispersent ses bataillons.

Le général Augereau, qui avait suivi la colonne à la tête de sa division, achève de décider la victoire. Les Autrichiens fuient de toutes parts, abandonnent vingt pièces de canons, leurs caissons et leurs bagages. Ils avaient environ 3.000

morts ; notre armée comptait à peine 1.000 hommes hors de combat.

Le nom de Lodi est inscrit sur le drapeau actuel du 45^e ; il doit nous rappeler que rien n'est impossible à des Français qu'anime l'amour de la patrie et de l'honneur.

45^e demi-brigade de ligne.

Le 21 mars 1796, une nouvelle 45^e demi-brigade, dite de ligne, est formée avec les éléments des anciennes 100^e et 165^e et du bataillon de volontaires de Montferme (Basses-Alpes).

La 45^e demi-brigade, placée dans la division Sérurier, y cueillit sa part de lauriers. Pendant les mois d'avril et de mai, elle forme l'arrière-garde de l'armée de Bonaparte et est chargée d'occuper successivement les places de la Haute-Italie. Au commencement de juin, elle est employée au blocus de Mantoue.

Le 4, nous arrivons en vue de la place ; les troupes s'arrêtent à la Favorite pendant que les grenadiers enlèvent le faubourg de Saint-Georges et s'élancent sur la digue. La prise du Migliaretto (18 juillet), complétait l'investissement de la place lorsque Bonaparte, menacé par une

nouvelle armée autrichienne, donne l'ordre de lever le siège. La 45^e demi-brigade est désignée pour aller renforcer la division Augereau et, le 1^{er} août, marche sur Brescia, d'où les Autrichiens se sauvent à la hâte. Le 2, elle revient vers Montechiaro après avoir fait une marche forcée de plus de 50 kilomètres; le soir, elle est passée en revue par Bonaparte, qui se montre très satisfait de sa tenue et de son endurance.

Le 3, au matin, la division Augereau marche à l'attaque de Castiglione; la 45^e est chargée de s'avancer dans la plaine directement contre le village. Les Autrichiens retranchés dans des maisons et derrière les murs, font un feu meurtrier; un moment d'hésitation se produit parmi nos soldats lorsque le tambour-major Cajol fait battre la charge, s'élance en avant avec eux, ranime par cet héroïque élan le courage de tous, et la position est enlevée. En vain le général autrichien essaye de ramener ses troupes au combat : il est obligé de reculer en abandonnant Castiglione. Le brave Cajol reçoit un sabre d'honneur.

Le 6 août, la 45^e revient prendre son ancienne position devant Mantoue. Elle prend part à tous les combats qui se livrent dans les environs de la place. Son

effectif se trouvait considérablement réduit par les maladies et les souffrances qui rendaient le « blocus plus dur que deux camapgnes », comme l'écrivait Bonaparte.

Le 3 décembre, quelques compagnies de la 45^e demi-brigade s'avancent trop audacieusement contre les murs de Mantoue; elles sont bientôt obligées de se replier. Dans ce mouvement, le caporal fourrier Puech, à peine âgé de 18 ans, donne un grand exemple de courage et de dévouement.

Pendant que ses camarades battaient en retraite, ce brave revint sur ses pas pour sauver son capitaine prêt de se noyer dans un fossé plein d'eau. Attaqué au même moment par deux uhlands, il en tua un et mit l'autre en fuite, se précipita dans le fossé et en retira son capitaine sous le feu de deux pelotons ennemis; puis en rejoignant sa compagnie, il attaqua trois Autrichiens retranchés dans une maison, en blessa un et les emmena tous trois prisonniers.

Le caporal fourrier Puech reçut, à titre de récompense nationale, un fusil d'honneur. Il eut une carrière des plus brillantes et parvint au grade de lieutenant-colonel dans la garde impériale. Il fut tué à la bataille de Dresde, en 1813.

Les 15 et 16 janvier 1797, la 45^e se couvre de gloire; elle défend le faubourg Saint-Georges avec une vaillance extraordinaire; un moment, les cartouches viennent à manquer; nos braves soldats crient alors à leurs officiers : « Avec les Autrichiens, nous n'avons pas besoin de cartouches; nous n'avons qu'à marcher à la baïonnette. »

Le 2 février, Mantoue capitulait et la 45^e prenait la route de France, après avoir tenu garnison dans quelques places du Piémont.

A la réouverture des hostilités, en 1798, la 45^e demi-brigade est rappelée en Italie. Le 5 avril 1799, à la bataille de Magnano, elle est chargée de protéger la retraite de notre armée; au moment où la division commençait à se replier, le capitaine Berthier, à la tête de quatre compagnies, soutint avec la plus grande intrépidité le choc de toute l'avant-garde ennemie; puis il rompit le combat dans un ordre si remarquable qu'il donna à quelques renforts le temps de se porter à son secours et de garantir le quartier général qui allait être cerné.

Dans cette mémorable affaire, le fourrier Claude Giraud s'élançait avec quelques soldats seulement sur une pièce autrichienne, tue le canonnier qui allait y

mettre le feu et fait prisonnier les douze servants; enfin, le grenadier Marin, qui se trouvait à notre aile gauche, marche avec quelques camarades sur une pièce, dont il reste maître après avoir tué deux canonniers; le fusilier Roy reçoit un fusil d'honneur pour avoir sauvé le drapeau de son bataillon enlevé par un hussard.

Pendant que le 3^e bataillon était détaché dans Mantoue et soutenait une défense énergique, le 2^e bataillon combattait à Novi sous les ordres du chef de brigade Philippe, qui fut mortellement blessé. De son côté, le 1^{er} bataillon était chargé de la défense de Tortone, la plus forte place du Piémont. Au milieu des souffrances et des dangers multiples, nos soldats se distinguent par leur bon esprit et leur endurance; le commandant Barrié, donnant à tous l'exemple, contribua puissamment par son activité et la confiance qu'il sut inspirer à ses hommes, à leur belle résistance.

Après Novi, le capitaine Marin s'était enfermé dans Gavi avec le 2^e bataillon; ce brave sut constamment ranimer le courage de ses hommes au milieu des épreuves qu'ils eurent à supporter et parvint, grâce à leur énergie, à faire échouer plusieurs attaques de nuit que les Autri-

chiens tentèrent contre la place; il déjoua même une conspiration des habitants de Gavi, décidés à égorger la garnison et à ouvrir les portes à l'ennemi. Au mois de juin 1800, le capitaine Marin réussit encore, en traversant les lignes autrichiennes, à porter des dépêches au Premier Consul; celui-ci lui accorda, en récompense de sa belle conduite, un sabre d'honneur.

Au commencement de l'année 1800, la 45^e demi-brigade, qui était rentrée en France pour se réorganiser, fut désignée pour servir à l'armée des Grisons. Elle se signala au passage du Splügen et à la traversée du col de la Bernina (12 décembre). Dans cette affaire, le 2^e bataillon, surpris par une tourmente, laissa beaucoup d'hommes ensevelis sous la neige et gagna à grand'peine de pauvres cabanes, où l'on trouva asile pour la nuit. Avec l'aide de quelques montagnards munis de traîneaux et de quelques soldats, le sergent Yver se mit, malgré l'obscurité, à la recherche des disparus; le lendemain matin, il était assez heureux pour ramener tous ceux que le froid avait épargnés.

Malgré les rigueurs de la saison, la brave 45^e demi-brigade se bat tous les jours; le 27 décembre, elle arrive devant

les retranchements de Casanova, dans l'Engadine; une première colonne d'attaque est repoussée. Se mettant alors à la tête de la 45^e et de deux bataillons de la 3^e d'Orient, le chef de brigade Barrié se glisse, par d'étroits sentiers, à travers la montagne et apparaît tout à coup sur le derrière des Autrichiens; quelques coups de feu suffisent à les déloger. On se lance derrière eux et on arrive bientôt devant la redoute d'Ardez. A la tête de ses grenadiers, le tambour Rimbault bat la charge jusque dans les retranchements et, dans le choc vigoureux qui nous laisse maître de la redoute, il se loge sur le parapet; malgré le double feu qu'il avait à craindre, il ne cesse de battre. En même temps, le sergent-major Mazel s'élançe un des premiers dans l'ouvrage de l'ennemi; il était sur le point d'arracher un cheval de frise lorsqu'il eut l'épaule droite fracassée par un coup de feu. Un sabre d'honneur lui fut décerné pour ce fait d'armes.

Le sergent Chaix avait aussi mérité, peu de temps auparavant, un fusil d'honneur. Commandant un poste de douze hommes, attaqué la nuit par un corps de chasseurs tyroliens, il fit prendre les armes à sa troupe, la rangea en bataille et lui fit exécuter un feu nourri.

L'ennemi, trompé par cette démonstration, crut avoir affaire à une grand'garde et rebroussa chemin, en laissant sur le terrain dix-sept hommes tués ou blessés.

La paix de Lunéville (9 février 1801) termina les hostilités. La 45^e rentra en France. En 1802, elle était désignée pour faire partie de l'armée du Hanovre. Au cours de la campagne de 1803, le tambour André se signala dans un engagement où il battit la charge au milieu d'un feu meurtrier de l'ennemi, et ranima par son sang-froid l'ardeur de ses camarades. Il reçut en récompense des baguettes d'honneur.

CHAPITRE III

Le 45^e régiment de ligne sous le Premier Empire.

(1803-1815.)

Un arrêté des Consuls du 22 septembre 1803 supprime la dénomination de demi-brigades pour les troupes d'infanterie et rétablit l'ancien nom de régiments. De ce jour, la 45^e devint le 45^e *régiment de ligne*.

Austerlitz.

La descente en Angleterre projetée par Napoléon étant devenue impossible, par suite des échecs successifs éprouvés par notre flotte, et la coalition austro-russe s'étant fortifiée de l'alliance tacite de la Prusse, l'Empereur abandonna ses projets sur les Iles Britanniques et, de l'imposante armée qu'il avait réunie dans les camps autour de Boulogne, il fit la Grande Armée, destinée à porter la guerre au sein de l'Allemagne, au cœur même de l'Autriche.

Le 45^e, rappelé du Hanovre, entra dans la composition du 1^{er} corps (maréchal

Bernadotte), et fit partie de la 1^{re} division (général Rivaud), 1^{re} brigade (général Pacthod). Le colonel Barrié était à sa tête.

Le 1^{er} corps quitte Boulogne le 30 août et se porte sur l'Allemagne; le 10 septembre, il est sur le Rhin.

Alors commence cette marche gigantesque qui, en moins de deux mois, nous rend maître du bassin du Danube. La prise de Wurtzbourg, d'Anspach, d'Ingolstadt; la capitulation d'Ulm, l'entrée triomphale dans Munich, capitale de la Bavière, jalonnent la voie triomphale du 1^{er} corps, qui, le 28 novembre, s'établit en face de Brunn.

Le 1^{er} décembre au soir, tous les corps sont concentrés dans les environs d'Austerlitz et les soldats, assurés d'avance du succès préparé par leur Empereur, l'accclamaient avec enthousiasme, à son passage au milieu des bivouacs.

Le 2, au point du jour, la fusillade commence; la division Rivaud, en colonnes par régiment, s'ébranle et vient se placer en première ligne, à la gauche du IV^e corps. Vers 9 heures du matin, l'Empereur ordonne à Bernadotte de soutenir énergiquement le corps de Soult, chargé de l'attaque des hauteurs de Pratzen. En un clin d'œil, la division Rivaud gravit

les pentes et se trouve en face de la garde russe. A ce moment, les uhlands se lancent au galop sur la division; le colonel Barrié fait former les bataillons en carré et le 45^e reçoit cette avalanche de cavalerie par des feux nourris. Les escadrons succèdent aux escadrons; un instant, les ennemis réussissent à pénétrer dans un carré. La mêlée devient générale, nos soldats se défendent à la baïonnette avec un courage au-dessus de tout éloge. Au milieu d'une de ces charges, dit M. de Saint-Hilaire, un caporal de voltigeurs du 45^e se trouve aux prises avec un officier de la cavalerie russe qui, d'un coup de sabre, l'oblige à lâcher son fusil; mais, prompt comme l'éclair, le brave caporal s'élançe sur la croupe du cheval et étrangle l'officier.

La garde russe, presque anéantie, se décide à battre en retraite, et la division Rivaud se porte à l'attaque de Blazowitz. L'infanterie de la garde russe, secondée par une nombreuse artillerie, reçoit nos bataillons par une décharge générale; mais rien ne saurait arrêter les soldats du 45^e. Après un combat acharné, ils prennent pied dans le village. En vain, pour le reprendre, le grand duc Constantin ramène plusieurs fois ses troupes à la charge. La cavalerie vient

soutenir l'infanterie et, au prix d'admirables sacrifices, entre dans nos carrés et sabre nos soldats. Mais alors interviennent les escadrons de la garde impériale, à la tête de laquelle s'élançe le général Rapp. On se bat constamment corps à corps. Le drapeau du 45^e, déchiqueté par la mitraille, tombe en lambeaux. Le capitaine Bertrand les ramasse précieusement et, grâce à lui, nous pouvons aujourd'hui, dans la salle d'honneur du régiment, admirer ces précieuses reliques, témoins de tant de bravoure et de tant d'héroïsme.

La cavalerie russe continue à se battre avec une valeur digne d'admiration, mais elle ne peut résister au sang-froid et à l'intrépidité de nos soldats. Tout à coup, elle plie et va chercher un refuge dans son infanterie, qui avait déposé ses havresacs, pour mieux se battre. Nous enfonçons tout; le carnage devient terrible, mais le champ de bataille est à nous. L'armée austro-russe, forte de 90.000 hommes, avait 15.000 morts ou blessés et laissait entre nos mains 15.000 prisonniers, 45 drapeaux et tous ses canons, qui furent employés à fondre la colonne Vendôme. Le glorieux nom d'Austerlitz est inscrit sur le drapeau du 45^e.

Campagne de 1806.

La victoire d'Austerlitz avait seule empêché la Prusse de réunir ses troupes à celles des coalisés. L'empereur Napoléon jugea nécessaire de donner une bonne leçon à cette orgueilleuse nation.

Le 29 septembre, le 45^e quitta ses cantonnements et vint rejoindre la 1^{re} division du 1^{er} corps, à laquelle se trouvait encore le général Rivaud; il y forma avec le 8^e de ligne la 1^{re} brigade, sous les ordres du général Pacthod. Quinze jours après, avaient lieu simultanément les deux célèbres batailles d'Iéna et d'Auerstaedt, si glorieuses pour notre armée.

Le 17 octobre, la division Rivaud atteignait les Prussiens près de Halle. Nos bataillons débouchent de la ville sous un feu très nourri de l'artillerie et de la mousqueterie ennemies; après une résistance des plus opiniâtres, la position est enlevée; la division s'acharne sur l'ennemi, elle le chasse de Dietnitz, de Peissen et de Rabatz, où il avait pris successivement position; enfin, les Prussiens étaient menés jusqu'à quatre lieues de Halle, où nous étions surpris par la nuit. Le 45^e et le 8^e de ligne avaient fait 2.000

prisonniers. Cette défaite fit perdre au roi de Prusse l'espoir de rallier les débris de son armée, il demanda donc un armistice; mais l'Empereur, qui savait que les Russes marchaient à son secours, refusa et le 1^{er} corps se mit alors à la poursuite de Blücher et du reste de l'armée battue à Iéna.

Le 6 novembre, le maréchal Bernadotte s'avance sur Lübeck avec tout le 1^{er} corps et chasse devant lui environ 5.000 Prussiens, qui s'étaient portés en avant.

Décidé à attaquer la place, il fait avancer la division Rivaud et lui ordonne de balayer Lübeck et d'aller déboucher par la porte de Ratzburg. L'ennemi, retranché dans les rues et dans les maisons, avait fait des efforts inouïs pour nous repousser; chaque place, chaque rue était un champ de bataille.

Le général Blücher fit lui-même plusieurs charges avec de la cavalerie dans les rues. En peu de temps, nous restons maîtres de la ville. Tous les défenseurs étaient pris ou tués et nous nous trouvions en position de déboucher sur l'ennemi, qui cherchait à se reformer sur la route de Schwartan.

Le général Pacthod, à la tête de sa brigade, est chargé de s'emparer de la

Muhl-Thor. Cette porte donnait dans une espèce d'île, ne communiquant avec la ville que par une route sur laquelle il fallait défiler pour tourner la position de la porte. L'ennemi, posté sur les toits des maisons et sur les remparts, dominait le débouché. Il fallut toute la bravoure et l'intrépidité de nos hommes et du général Pacthod pour s'emparer de cette porte; l'on y fit 2.000 prisonniers. Dans le combat, un sergent du 45^e enlevait un drapeau.

Cette journée était une des plus brillantes que l'on puisse citer. « Le colonel du 45^e, dit le rapport du maréchal Bernadotte, a entraîné son régiment par l'exemple de la plus brillante bravoure. »

Le lendemain, le général Rivaud obligeait Blücher à signer une capitulation qui nous livrait le général et ses 12.000 hommes.

Les forces militaires prussiennes étaient anéanties. Le 45^e faisait une entrée triomphale dans Berlin, où, le 24 novembre, l'Empereur le passait en revue et le félicitait pour sa bravoure et son endurance.

Campagne de 1807.

Dans cette glorieuse campagne, le 45^e

prend une part active aux combats de Mohrungen (25 janvier), où le lieutenant Yver est blessé. Il concourt au blocus de Dantzic du 18 mars au 24 mai. Le 14 juin, il combat avec la plus grande vaillance à Friedland. La division Lapisse, dont il faisait partie, resta dans ses positions, en avant de Posthenen, exposée, pendant toute la durée de l'attaque, au feu des batteries ennemies.

Quelques hommes avaient été atteints dans les rangs de nos compagnies et, en même temps, à la division Oudinot, trois officiers et plusieurs grenadiers et voltigeurs du 45^e étaient frappés, le capitaine Marchal tué, les lieutenants Condamine et Blain blessés. Ce dernier, qui avait mérité un brevet d'honneur pour sa belle conduite à Marengo, avait été blessé déjà deux fois avant de venir au 45^e; il reçut encore une blessure comme capitaine en Saxe en 1813.

Le nom de Friedland est inscrit sur le drapeau du 45^e.

Vers la fin d'octobre, le régiment prit ses cantonnements dans les environs de Berlin.

Guerre d'Espagne.

(1808-1814.)

En 1808, le 1^{er} corps passe en Espa-

gne. Pendant cinq ans, le 45^e manœuvre et combat dans la péninsule, donnant les preuves de la plus grande abnégation et du plus grand courage. Nous le trouvons à la bataille d'Espinosa (11 novembre), au combat de Somo-Sierra (28 novembre); le 4 décembre, il faisait une entrée triomphale dans Madrid. Détaché en colonne mobile, dans la province de Léon, il combat, le 12 avril 1809, à Alcantara et, le 28 juillet, à Talaveyra-de-la-Reyna. Dans cette bataille, qui dura deux jours, le 45^e se couvrit de gloire; chargé avec le 16^e léger de l'attaque du centre de la ligne anglaise, il se déploie promptement, en colonnes serrées, marche sous un feu violent et arrive à tirailler avec l'ennemi presque à bout portant. Le général Lapisse est mortellement atteint, le colonel Barrié, grièvement blessé avec un grand nombre d'officiers et de soldats. L'ardeur des survivants est encore excitée par la perte de leurs chefs, mais leurs assauts répétés ne parviennent pas à faire reculer l'ennemi, que soutient une forte batterie et qui reçoit sans cesse de nouveaux renforts. Dans cette lutte héroïque, les capitaines Michel et Servet, les lieutenants Blain, Leduc, Baillyat, trouvent une mort glorieuse; le chef de bataillon Langlade, les capitaines De-

vaud et Herbert, les lieutenants Vaillet, Raymond, Chambray, Senlis, Venard, Buron, Métais et Ducasse, arrosent de leur sang le terrain si bravement disputé. Le nombre des hommes tués et blessés est considérable, mais l'ardeur de la troupe est si grande que l'on demande à tenter un dernier assaut. L'intervention du roi Joseph arrête la lutte.

En 1810, le 45^e assiste au blocus de Cadix, au combat de Chiclana (5 mars), à la bataille d'Albuhera (16 mai), où les sous-lieutenants Guillebaux et Châtillon sont tués, les capitaines Jean et Regnault-Brincourt blessés.

L'année suivante, il prend part aux opérations contre Balleysteros et passe au V^e corps (général Drouet d'Erlon). La campagne de 1812 est signalée par le combat sanglant d'Alba-de-Tormès (12 novembre), qui coûte au 45^e les lieutenants Dalimagne et Merveilleux tués, et les capitaines Regnault-Brincourt, Devaud, le sous-lieutenant Yunck, blessés.

En 1813, les 2^e et 3^e bataillons sont dirigés sur l'Allemagne. Le 1^{er} bataillon reste en Espagne et prend part à la bataille de Vittoria, où il fait de grandes pertes; le capitaine Dupont et les lieutenants Stouppe et Durcos sont tués; le

sous-lieutenant Guillin, blessé, est cité à l'ordre du corps d'armée. L'année suivante, le 1^{er} bataillon, sous les ordres du commandant Guerrier, se couvre de gloire à la bataille de Toulouse en défendant les redoutes du Calvinet; il n'avait que cent hommes en état de combattre lorsqu'il se retira. Les pertes de cette journée en officiers étaient les lieutenants Viatte, Brodart, Gabory et Macron, tués; les capitaines Mouteau, Guillin et le lieutenant Imbert, blessés.

Campagne de 1809.

Pendant que le 45^e combattait en Espagne, son 4^e bataillon soutenait sa belle réputation en Allemagne. Le 22 mai, il faisait des pertes énormes à la bataille d'Essling. La moitié des officiers étaient blessés : le commandant Grégoire, les capitaines Rousset, Petit, les lieutenants Ferrari, Giraud et Vallat, les sous-lieutenants Blanc et Wurnier. Cinquante hommes tués et cent vingt blessés prouvaient que ces braves n'avaient pas épargné leur sang pour soutenir la bonne réputation de leur drapeau.

A Wagram (5 et 6 juillet), nous trouvons le même dévouement. Ces deux journées nous coûtent, outre un grand

nombre d'hommes tués et blessés, le lieutenant Georges, tué. Le commandant Grégoire, le capitaine Jamonet, le lieutenant Vallat, le sous-lieutenant Blanc étaient atteints grièvement.

Campagne de 1813.

Pendant la malheureuse campagne de Russie, le 45^e fut chargé d'assurer les communications en Allemagne, d'occuper les places fortes et de surveiller les côtes. Il faisait partie de la division Heudelet, répartie entre Osnabrück, Rostock, Hambourg et Lubeck.

Le 13 janvier 1813, un ordre du roi Murât envoie la division occuper Dantzig, défendu par le général Rapp. Le 45^e prend part à toutes les opérations de cette défense mémorable et, lorsque, après onze mois d'héroïques efforts, la garnison fut obligée de se rendre, le général rendait justice à la division Heudelet, qui s'était distinguée entre toutes : « La 30^e division, écrivait-il à l'Empereur, s'est constamment conduite avec une bravoure et un dévouement dignes des plus grands éloges. Vers la fin du siège surtout, cette brave division a été le principal pivot sur lequel s'appuyaient nos opérations et nos espérances. Elle

a soutenu, pendant deux mois, presque à elle seule, les premiers efforts de l'ennemi. »

Campagne de 1815.

Le 1^{er} mars 1815, Napoléon débarquait de l'île d'Elbe, et, traversant la France en triomphateur, arrivait à Paris le 20. Par décret du 28, il procéda à la réorganisation de l'armée, transformée de fond en comble par le roi Louis XVIII. Le 45^e vint se former à Lille, dans le courant du mois d'avril. Il fit partie de la 2^e brigade de la 3^e division du 1^{er} corps d'armée (général Drouet d'Erlon).

Le 10 juin, la 2^e brigade, sous les ordres du général Grenier, vint s'établir autour de Saint-Sauve, le 45^e occupant Fresnes et Echaulepont. Les 16 et 17 se passent en marches pénibles; à la fin de l'après-midi, après un violent orage qui a entravé la marche, la brigade atteint la ferme de Belle-Alliance et aperçoit l'armée anglaise établie sur le plateau du mont Saint-Jean.

BATAILLE DE WATERLOO

Le 18, au matin, vers 9 heures, le 1^{er} corps s'établit en avant de Planche-nois, appuyant sa gauche à la route de

Bruxelles à Charleroi, près de Belle-Alliance, et prolongeant sa droite vis-à-vis des fermes de Papelottes et de la Haye; de ce côté se range la division Marcognet; les deux bataillons du 45^e sont établis en première ligne.

A midi, Napoléon donne le signal de l'attaque. Le mouvement est aussitôt entamé par la division Marcognet. Les huit bataillons marchent déployés sur deux lignes à quelques pas de distance. Sous un feu terrible d'artillerie, ils traversent le pli de terrain qui les sépare des Anglais, puis se lancent sur les pentes du plateau et ne s'arrêtent qu'à une faible distance de l'infanterie ennemie.

Pour soutenir son infanterie sur ce point, le général anglais envoie aux dragons écossais l'ordre de charger. Ils fondent au galop dans les intervalles étroits qui séparent les divisions du 1^{er} corps; celles-ci, trop resserrées, ne peuvent se former en carré et commencent à redescendre vers le bas du plateau. Au milieu de la mêlée, un dragon arrive sur le porte-aigle du 45^e, le renverse et s'empare de son drapeau. Napoléon, qui a vu de loin cet engagement furieux, ordonne au général Milhaud d'envoyer de ce côté une brigade de cuirassiers. Ceux-ci s'élancent sur les escadrons écossais, qui

sont pris de flanc par les lanciers du 1^{er} corps et bientôt complètement débandés. Dans la charge, le maréchal des logis Orban, du 4^e lanciers, aperçoit le cavalier qui tient le drapeau du 45^e; il fond sur lui et parvient à ressaisir l'aigle qu'il rapporte à son colonel. Les prodiges de valeur du 1^{er} corps et du corps du maréchal Ney auraient fini par triompher de l'opiniâtre résistance des Anglais, quand, vers 7 heures, une forte colonne prussienne arrive sur le champ de bataille. L'infanterie du 1^{er} corps, prise à revers et séparée des bataillons de la garde, abandonne précipitamment le plateau; elle est sabrée par les cavaliers prussiens et bientôt complètement désunie. Le mouvement s'étend à toute la ligne, qui se replie en désordre.

Cette défaite coûtait cher au régiment, qui avait fait bravement son devoir. Les officiers atteints furent les capitaines Guibert, Vallat et Regnault-Brincourt, tués; et parmi les blessés, le chef de bataillon Guard, les capitaines Porée, Drollet, Verdelet, les lieutenants Farrat, Lebon, Varnier, Yunck et les sous-lieutenants Augereau, Lapierre et Angette.

La chute de Napoléon entraîne le licenciement d'une partie de l'armée; les régiments furent supprimés et remplacés

par des légions. Le dépôt du 45^e forma la légion de l'Oise. Le n^o 45 échut à la légion d'Eure-et-Loir. Cette nouvelle organisation dura à peine cinq ans.

CHAPITRE IV

La Restauration. — Campagne d'Afrique. — Guerre d'Italie.

(1820-1869.)

I. — Intérieur.

(1820-1826.)

Le 6 décembre 1820, en conformité d'une ordonnance royale en date du 23 octobre précédent, qui supprime les légions départementales pour les remplacer par les régiments de l'ancienne organisation, le 45^e régiment de ligne est organisé au Havre, à deux bataillons de huit compagnies chacun (deux compagnies d'élite, grenadiers et voltigeurs et six compagnies du centre, dites de fusiliers).

Au mois d'octobre 1821, le 45^e est envoyé à Paris; il y séjourne jusqu'au mois de janvier 1822, époque où il est envoyé à La Rochelle. Son départ de la capitale eut une cause politique, car c'est dans le sein de ce régiment que s'était organisée la fameuse conspiration contre le roi Louis XVIII, dite des « Quatre ser-

gents de la Rochelle », à la tête desquels se trouvaient les sous-officiers du 45^e Bories, Goubin, Pommier et Raoul. Décrétés d'accusation pour crime de haute trahison envers l'ordre de choses établi, ces quatre sous-officiers furent condamnés à mort et exécutés à Paris, place de Grève, le 21 septembre 1822.

Le 45^e reste à La Rochelle de 1822 à 1823; il ne prend pas part à la campagne d'Espagne de 1823, mais est placé, durant cette expédition, en surveillance sur la frontière des Pyrénées, de mars 1823 à janvier 1824.

II. — Séjour à la Martinique.

Au mois d'octobre 1826, le 45^e de ligne, en garnison à Cherbourg, reçoit l'ordre de constituer deux de ses bataillons sur pied de guerre pour aller tenir garnison à la Martinique. Le 18 du même mois, l'état-major, les 1^{er} et 3^e bataillons, sous le commandement du colonel de la Contamine, comprenant un effectif de 56 officiers et 1.580 hommes de troupe, s'embarquent à destination de notre possession des Antilles.

Le régiment devait faire un long séjour à la Martinique, car, arrivé en novembre 1826, il ne devait en revenir

qu'en avril 1832. Durant cette période de six années, le 45^e eut à réprimer, en 1828 et en 1830, les tentatives d'insurrection des noirs, et souffrit surtout beaucoup de l'insalubrité du climat, qui lui enleva dans ces quelques années 29 de ses officiers et 1.200 de ses soldats. En 1829, le 49^e de ligne, qui tenait garnison dans l'île avec lui, fut rappelé en France et remplacé par le 2^e bataillon du 45^e resté avec le dépôt à Saint-Brieuc. En décembre de cette même année 1829, le colonel Hache de la Contamine rentre malade en France et est mis, sur demande, en disponibilité. Il est remplacé, le 27 décembre, par le colonel Foucher.

Par suite de l'ordonnance royale du 14 mai 1831, qui crée deux régiments d'infanterie de marine, exclusivement consacrés au service des colonies, les 45^e, 51^e de ligne, ainsi que le 16^e léger, dont l'entretien était à la charge du ministère de la marine, sont rendus au ministère de la guerre et rentrent dans la métropole après avoir versé une partie de leurs sous-officiers et de leurs soldats aux nouveaux régiments de marine. Le 45^e, pour sa part, passe 425 hommes au 1^{er} de ces corps. Le restant du régiment quitte les Antilles au mois d'avril 1832 et dé-